

## La patience de la lumière

Il est des livres qu'on ne lit pas seulement, on y passe comme un seuil qu'on croyait connaître. Ce soir-là, je sortais d'une séance du Conseil général où tout avait été traité avec méthode: dossiers clos, votes enregistrés, salutations sobres. Par la fenêtre, l'horloge de l'ancienne école paraissait figée sur la même minute, la répétition d'un temps qui hésite. En quittant la salle, j'ai senti qu'il manquait autre chose que des chiffres, quelque chose comme un délai d'usage, un temps de repos pour la décision. Air rare. Les prises de parole s'étaient enchaînées comme des rames accostées au même quai, sans halte — aucune pause pour laisser les regards accrocher la pensée.

De retour, j'ai ouvert *Augustin ou le Maître est là* de Joseph Malègue (1933)<sup>1</sup>. Ce livre n'accepte pas la marche: il impose la chaise. Il demande un accord préalable, presque une promesse basse: «Je vais te lire lentement, et tu parleras sans chercher l'effet.» Tout l'inverse de notre cadence.

On pourrait donner l'ossature en deux lignes, l'enfant d'Auvergne devenu normalien, la foi quittée puis retrouvée à travers l'épreuve. Ce serait trahir la manière. La force du roman tient au tissu serré des

scènes, à ces détails qui déplacent plus qu'un argument.

Première station, «L'Enfance et la Jeunesse». Notations brèves et exactes: «Les habits du dimanche, la tasse de chocolat, les cloches du premier et du second coup.» Rien de décoratif. Une architecture des heures, la preuve qu'il existe des temps réservés. Aujourd'hui, les dimanches s'effilochent en avant-lundis, la messagerie ne connaît ni veille ni fête, et l'on perd la distance entre encore et plus jamais.

A Paris, l'Ecole normale supérieure. Couloirs feutrés, tables dont le vernis renvoie une lumière blanche, odeur sèche de cuir et de craie froide, discussions tirées au-delà du dernier métro. Là, la foi d'Augustin se fissure, non par ironie mais par rigueur. Il dit à Largilier: «Si je crois encore, ce ne sera pas par habitude.» Cette réserve lui tient lieu de règle. Nous aimons, nous, parler avant que la question soit formée. Lui retient sa main sur le dossier, il ne signe pas encore. On aimerait voir ce scrupule revenir dans la fabrication des lois comme dans les réformes jetées trop vite à l'af-fiche.

Les rencontres déplacent l'axe plus sûrement que les thèses. Largilier, ami qui

ne recrute pas, veille seulement à la pro-bité. Anne, présence nette, écoute Augustin dans l'amphi: «Elle l'écoutait sans sourire, mais avec la lumière bleu sombre d'admirables yeux.» Rien d'emphase, une exigence à hauteur de regard. Un soir, elle cite le *Cantique des Cantiques*:

«— Mets un sceau sur ton cœur, mets un sceau sur ton bras.

— Pourquoi?

— Parce qu'un engagement se porte, il laisse une marque.»

Le mot sceau dit mieux que discours ce qu'on fait, ou non, d'une promesse. A l'heure des alliances provisoires, ce rappel a le grain d'un serment.

La seconde partie se tient plus loin des bibliothèques. Augustin enseigne, aime, traverse la maladie. Les controverses s'effacent, restent les fidélités qui tiennent. Largilier lui demande:

«— Tu n'as plus d'arguments contre?

— Si, mais ils ne suffisent plus.»

Rien de triomphal. La vérité revient par reconnaissance, non par conquête. Le réel déplace le centre de gravité plus sûrement que les raisonnements.

La phrase de Malègue épouse cette sobriété. Elle accueille la nuance quand il faut, puis coupe court. «Il se sentait comme un promeneur qui, sans s'en apercevoir, a quitté le sentier, et dont le pied heurte tout à coup un sol plus mou.» Image utile, non pas brillante. Ailleurs: «Peut-être que j'ai eu raison. Peut-être que je n'ai fait que retarder la

vérité.» La ponctuation pense avec le personnage.

Pourquoi lire *Augustin* maintenant? Parce qu'il propose une autre vitesse. Nous confondons promptitude et justesse, volume et décision. Le roman montre que certaines réponses ont besoin d'oxygène, de durée, de cette patience qui n'est pas inertie mais précision. Ce qui vaut pour la foi vaut aussi pour la vie publique: certaines conclusions n'existent qu'après un temps long, autrement elles ne tiennent pas.

Tout cela se condense dans une phrase qui traverse le livre: «Le Maître est là; il t'appelle.» Dans le texte, c'est l'appel du Christ. Chacun peut y entendre, selon sa vie, la voix d'une vérité mise de côté, le rappel d'une parole donnée.

En refermant le volume, l'image du début est revenue. La salle, les dossiers refermés, la minute immobile à la fenêtre. Rien d'erroné, rien d'injuste, peut-être seulement pas encore vrai. Il faudrait parfois laisser une marge au bord de la page pour que la lumière change avant de conclure. Dans la vie civique comme dans la vie intérieure, garder un peu d'ouverture (non pas reculer, mais laisser entrer la vérité) demeure une hygiène. Je laisse le dossier à demi ouvert sur la table, comme on entrouvre une fenêtre pour que la lumière change.

Yannick Escher

<sup>1</sup> Joseph Malègue, *Augustin ou le Maître est là*, Cerf, 2014.

## Agnus Dei

Inspiré par un sombre fait divers broyard de l'après-guerre, Julien Sansonnens offre à lire, dans *Agnus Dei*<sup>1</sup>, un drame qui nous tire au cœur de l'obscurité et de la folie. Nous y découvrons Marcel C., maréchal-ferrant à Gletterens, dans la campagne fribourgeoise des années trente, qui y mène une vie sobre et empreinte de morale catholique. Comme cela doit se faire, il se marie avec Jeanne-Sarah, une jeune fille de la région. Malgré la maladresse et l'embarras de Marcel, les jeunes époux semblent s'épanouir dans ce milieu soumis au poids du concret et de la nécessité. Mais la guerre et la mobilisation qui s'ensuit séparent le couple alors devenu parents. Jeanne-Sarah endure péniblement l'absence de son mari, jusqu'à son retour précipité par une blessure survenue en service. Pendant un temps, Marcel, jeune père, semble connaître le bonheur, probablement le seul qu'il connaîtra de sa vie.

La guerre le rappelle. Sa femme abandonne progressivement son rôle de mère et d'épouse, en délaissant son foyer et en sombrant dans ce qui alors ne s'appelle pas encore une dépression. A son retour, Marcel est dans l'incompréhension et son impuissance face à la situation l'entraîne dans la rancœur, le renfermement, puis la violence. Quand les enfants leur sont retirés, c'est l'espoir

d'un avenir pour la famille qui disparaît. Peu à peu la colère laisse place à la suspicion, jusqu'à ce qu'éclate une trahison qui entraînera Marcel dans la haine et la folie.

A chaque page, on craint de découvrir jusqu'où mènera cette longue descente dans l'obscurité, précipitée par un destin qui s'acharne et se grossit des vices de ses propres victimes. Dieu est omniprésent, tant dans l'esprit d'une société fermement attachée à sa foi et à la morale rurale, que dans les versets qui ponctuent le roman. Mais cette omniprésence contraste avec l'abandon dans lequel Dieu laisse la famille à son déclin. Comme les villageois, on se demande si Dieu ne baisse pas lui aussi la tête, s'il ne détourne pas lui aussi le regard face à la misère grandissante de Marcel. Et cette absence laisse à la noirceur la place de s'installer jusqu'au pire. Par son style, Julien Sansonnens rend la lourdeur du monde et le drame qui habite le quotidien. Le fait divers devient le reflet d'une condition humaine soumise à tous ses défauts, entraînée par elle-même dans l'horreur.

*Agnus Dei* a été primé cet automne par le Prix Eugène Rambert. A lire.

Quentin Monnerat

<sup>1</sup> Julien Sansonnens, *Agnus Dei*, Editions de l'Aire, Vevey, 2023.

## Charlotte Olivier, pionnière vaudoise dans la lutte contre la tuberculose

Née en 1864 à Saint-Petersbourg, aînée d'une fratrie de huit enfants au sein d'une famille de médecins anoblis par le tsar, Charlotte von Meyer semblait destinée à une existence confortable. Mais le destin en décida autrement. A 19 ans, la mort de son père l'oblige à mettre de côté ses ambitions médicales pour épauler sa mère et prendre soin de ses cadets. Loin d'éteindre sa vocation, cette épreuve décuple sa volonté. Elle parvient à convaincre sa mère de la laisser entreprendre des études de garde-malade en Russie, avant de s'installer en Suisse, où elle pourra enfin embrasser la carrière médicale que son pays d'origine lui refusait.

Dans le Canton de Vaud, elle s'engage dans le combat contre la tuberculose, véritable mal du siècle. Son mariage avec le Dr Eugène Olivier, lui-même atteint de la maladie, ne fait que renforcer son engagement. Ensemble, ils développent une vision novatrice: seule une approche sociale et préventive pouvait freiner la propagation du fléau.

Dès 1906, Charlotte rejoint la Ligue vaudoise contre la tuberculose aux côtés de son mari. Elle en devient l'une des figures les plus actives, multipliant conférences, visites de familles et campagnes de sensibilisation. Convaincue que l'éducation était la clé dans la lutte contre la maladie, elle promeut des mesures simples: aération des logements, hygiène, nutrition. Elle met particulièrement l'accent sur la protection des enfants et l'introduction de l'hygiène scolaire, anticipant ainsi la médecine scolaire moderne.

Si Charlotte se voulait discrète, effacée derrière sa cause, son influence n'en fut pas moins déterminante. Ernest Chuard, conseiller fédéral vaudois et futur artisan de la loi fédérale de 1928 sur la lutte contre la tuberculose, lui rendra hommage. Il dira que c'est elle qui l'avait sensibilisé à cette question, bien avant qu'elle ne devienne un enjeu fédéral. Cette loi imposera la déclaration obligatoire des cas, le suivi médical systématique, la surveillance sanitaire dans les écoles et des mesures spécifiques pour les enfants malades ou vivant dans des foyers contaminés.

La trajectoire de Charlotte Olivier force l'admiration. Issue d'un milieu social aisé, elle aurait pu rester simple spectatrice. Mais elle choisit de s'engager, au prix de sa santé, pour défendre les plus vulnérables. Sa ténacité, sa patience et sa foi ont permis de franchir des obstacles considérables, à une époque où les femmes étaient rarement reconnues dans les milieux scientifiques. Aujourd'hui encore, son œuvre reste un jalon majeur de la santé publique vaudoise.

Pour approfondir cette découverte, *Charlotte Olivier, soigner et prévenir* propose un récit vivant et richement illustré, dans lequel Nicolas Gex retrace le parcours exceptionnel de cette pionnière. L'attribution par les autorités lausannoises de son nom aux deux refuges situés dans le bois de Sauvabelin est amplement méritée.

Carlos Gonzalez Villaverde

Référence: Nicolas Gex, *Charlotte Olivier, soigner et prévenir*, Infolio, collection Presto, 2025, 64 pp.

## Entretiens du mercredi

Prochains rendez-vous:

29 octobre: **L'Arménie est-elle une nation? Regard d'une historienne de l'art.** Avec Mme Cassandre Lejosne, assistante diplômée en histoire de l'art médiéval à l'Unil.

5 novembre: **La criminalité économique dans le Canton de Vaud.** Avec M. Killian Duggan, député et économiste.

12 novembre: **L'atlas historique vaudois.** Avec Mmes Corinne Chuard, historienne, et Joanne Matthey, graphiste.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.  
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis